**Passions Politiques, stratégies et écriture romanesque**

I- Trois personnages balzaciens emblématiques sur ce thème :

Ces personnages sont des figures récurrentes, c’est-à-dire que le romancier les a faits apparaître dans plusieurs de ses œuvres : il s’agit de Lucien de Rubempré, Vautrin, et Eugène de Rastignac.

1. Lucien de Rubempré :

C’est bien Lucien de Rubempré qui rate une carrière qui aurait pu être exceptionnelle, et, en ce sens, il évoque Wenceslas Steinbock. Au début de ses espérances de carrière, il est jeune, il est beau, il écrit des vers, mais il ne connaît personne à Paris, il n’a aucun appui. Il se promène dans les rues en regardant les femmes, il passe ses journées à écrire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, mais, par manque de cette persévérance si chère à Balzac, il finit par se lasser de la littérature. A défaut, il va tenter de devenir journaliste ; or, pour notre romancier, le journalisme est une forme de « prostitution ». A mesure que Lucien tente sa chance, il passe dans le lit de plusieurs femmes. Mais notre héros, et l’ironie balzacienne ne manque pas de le mettre en exergue, écrit sans aucune conviction, vend sa copie, vend son talent d’écriture, pour, comme dit l’auteur, « des salades » sans intérêt. Il ne fait malheureusement pas les bons choix politiques stratégiques, il est approché par les libéraux et les trahit pour gagner le camp des royalistes. Sous la plume de Balzac on lit : c’était « un enfant qui courait après les plaisirs et les jouissances de vanité… sans plan fixe, l’esclave des circonstances ». Le mystérieux Abbé Herrera, qui n’est autre que l’une des multiples identités du forçat Vautrin, va le « sauver » de ce mauvais pas, et entreprendre de l’influencer. Ce nouveau mentor va pousser Lucien à se trouver une maîtresse fortunée ; c’est le début de l’embellie pour lui. Il trouve une relation influente, Mme de Sérizy, et grâce à Vautrin, il devient fort. Mais, malgré cela, l’argent vient à manquer… Vautrin conseille à Lucien de pousser sa jeune maîtresse Esther dans les bras du riche banquier Nucingen. Mais Esther se tue… Vautrin et Lucien sont arrêtés, et Mme de Sérizy trouve Lucien pendu dans sa cellule…

Lucien de Rubempré est un frère obscur de Balzac, un double angoissant et mortifère.

Prolongement : l’angoisse du double – un extrait de « Lorenzaccio » de Musset

**ACTE II, SCENE IV** *Au palais des Soderini.*

*MARIE SODERINI, CATHERINE, LORENZO, assis.*

**CATHERINE**, *tenant un livre*.

Quelle histoire vous lirai-je, ma mère ?

**MARIE**  
Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à tes livres latins ?

**CATHERINE**  
Celui-ci n'est point en latin, mais il en est traduit. C'est l'histoire romaine.

**LORENZO**  
Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils.

**CATHERINE**  
Ah! c'est une histoire de sang.

**LORENZO**  
Pas du tout; c'est un conte de fées. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient.

**CATHERINE**  
Dites-vous aussi du mal de Lucrèce ?

**LORENZO**  
Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissé prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

**MARIE**  
Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre soeur ?

**LORENZO**  
Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.

**MARIE**  
Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant ?

**LORENZO**  
Quel rêve?

**MARIE**  
Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle, ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais: il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie ; je me suis retournée, un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo: " Comme tu reviens de bonne heure ! " me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

**LORENZO**  
Vous l'avez vu ?

**MARIE**  
Comme je te vois.

**LORENZO**  
Quand s'en est-il allé ?

**MARIE**  
Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant.

**LORENZO**  
Mon spectre, à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ?

**MARIE**  
Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin.

**LORENZO**  
Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

**CATHERINE**  
Qu'avez-vous ? vous tremblez de la tête aux pieds.

**LORENZO**  
Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera.

*Extrait de l'acte II, scène IV de Lorenzaccio - Alfred de Musset*

1. Eugène de Rastignac

Dans la « Comédie humaine », on rencontre Eugène de Rastignac pour la première fois à la pension Vauquer dans « Le père Goriot », il a vingt-et-un ans et il est en faculté de droit. Il est ambitieux, il veut aller dans le monde et y faire sa place le plus vite possible. Du haut du Père-Lachaise il contemple Paris en déclamant « A nous deux maintenant ! » Lui aussi il va s’enrichir par les femmes, mais avec encore plus de cynisme que Lucien. Il deviendra l’amant de Delphine de Nucingen et finira par épouser sa fille. Il fera partie de ceux qui prendront le pouvoir en 1830 à l’arrivée au pouvoir de Louis-Philippe ; il épousera donc l’unique héritière du richissime banquier. Il devient ministre, comte, pair de France. Il réussit parce qu’il ne croit à rien, il se contente de réfléchir. C’est un réaliste, qui sait aller dans le sens du vent ou encore se mettre naturellement du côté du pouvoir avec aisance. Balzac est fasciné par ce personnage qui traverse toute la fresque de la comédie humaine du « Père Goriot » aux « Illusions perdues », de « La Peau de Chagrin » à « La Maison Nucingen  .

Dans la « Cousine Bette » de Balzac, il est évident que les passions servent des intérêts très prosaïques, orchestrés par de nombreux chantages et autres pressions exercées sur autrui. Ainsi, Jean-Paul Marneffe cherche à utiliser sa femme comme moyen d'ascension sociale : grâce aux relations prestigieuses du Baron Hulot, alors qu'au départ il est simple sous-chef au Ministère de la Guerre, il deviendra chef de bureau et se verra décerner la Légion d'Honneur. On a donc une société totalement gangrénée par les passions, qui ne connaît que les jeux d'intérêt.

1. Vautrin

Vautrin, de son vrai nom « Jacques Collin », est en quelque sorte le point d’ancrage de la comédie humaine. Cette figure de forçat évadé prend le nom de Vautrin, Trompe-la-Mort, M. de Saint-Estève, Carlos Herrera puis William Barker afin de se cacher des forces de l’ordre. Il paraît être omniscient, ce qui le rend bien mystérieux. Son dévouement à aider "les jeunes qui ont de l’ambition" comme il le dit, va jusqu’à le pousser à tuer et lui donne une dimension d’homosexualité assez nouvelle dans le roman classique de l’époque. Cependant, dans « *Splendeurs et misères des courtisanes »*, après le suicide de Lucien, son protégé, il entre dans le droit chemin et devient chef de la police.

Prolongement

Le portrait de Vautrin

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : Voilà un fameux gaillard ! Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : Ça me connaît. " Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son oeil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses moeurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise ! La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le gloria qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférents à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal, et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui.

***Le Père Goriot*** *- Honoré de Balzac*

Dans la « Cousine Bette », Mme Nourrisson (alias Mme de Saint-Estève) est un double de Vautrin. Elle est en fait sa tante. C’est elle qui accepte d’empoisonner Valérie sur la demande de Victorin ; elle tire un certain prestige sulfureux d’avoir été la maîtresse de Jean-Paul Marat pendant la Révolution.

Prolongement : un autre personnage mystérieux dans l’œuvre de Balzac, le Colonel Chabert

Le jeune avoué demeura pendant un moment stupéfait en entrevoyant dans le clair-obscur le singulier client qui l'attendait. Le colonel Chabert était aussi parfaitement immobile que peut l'être une figure en cire de ce cabinet de Curtius où Godeschal avait voulu mener ses camarades. Cette immobilité n'aurait peut-être pas été un sujet d'étonnement, si elle n'eut complété le spectacle surnaturel que présentait l'ensemble du personnage. Le vieux soldat était sec et maigre. Son front, volontairement caché sous les cheveux de sa perruque lisse, lui donnait quelque chose de mystérieux. Ses yeux paraissaient couverts d'une taie transparente : vous eussiez dit de la nacre sale dont les reflets bleuâtres chatoyaient à la lueur des bougies. Le visage pale, livide, et en lame de couteau, s'il est permis d'emprunter cette expression vulgaire, semblait mort. Le cou était serré par une mauvaise cravate de soie noire. L'ombre cachait si bien le corps à partir de la ligne brune que décrivait ce haillon, qu'un homme d'imagination aurait pu prendre cette vieille tête pour quelque silhouette due au hasard, ou pour un portrait de Rembrandt, sans cadre.

Les bords du chapeau qui couvrait le front du vieillard projetaient un sillon noir sur le haut du visage. Cet effet bizarre, quoique naturel, faisait ressortir, par la brusquerie du contraste, les rides blanches, les sinuosités froides, le sentiment décoloré de cette physionomie cadavéreuse. Enfin l'absence de tout mouvement dans le corps, de toute chaleur dans le regard, s'accordait avec une certaine expression de démence triste, avec les dégradants symptômes par lesquels se caractérise l'idiotisme, pour faire de cette figure je ne sais quoi de funeste qu'aucune parole humaine ne pourrait exprimer. Mais un observateur, et surtout un avoué, aurait trouvé de plus en cet homme foudroyé les signes d'une douleur profonde, les indices d'une misère qui avait dégradé ce visage, comme les gouttes d'eau tombées du ciel sur un beau marbre l'ont à la longue défiguré. Un médecin, un auteur, un magistrat eussent pressenti tout un drame à l'aspect de cette sublime horreur dont le moindre mérite était de ressembler à ces fantaisies que les peintres s'amusent à dessiner au bas de leurs pierres lithographiques en causant avec leurs amis.

En voyant l'avoué, l'inconnu tressaillit par un mouvement convulsif semblable à celui qui échappe aux poètes quand un bruit inattendu vient les détourner d'une féconde rêverie, au milieu du silence et de la nuit. Le vieillard se découvrit promptement et se leva pour saluer le jeune homme ; le cuir qui garnissait l'intérieur de son chapeau étant sans doute fort gras, sa perruque y resta collée sans qu'il s'en aperçût, et laissa voir à nu son crâne horriblement mutilé par une cicatrice transversale qui prenait à l'occiput et venait mourir à l'oeil droit, en formant partout une grosse couture saillante. L'enlèvement soudain de cette perruque sale, que le pauvre homme portait pour cacher sa blessure, ne donna nulle envie de rire aux deux gens de loi, tant ce crâne fendu était épouvantable à voir. La première pensée que suggérait l'aspect de cette blessure était celle-ci : « Par là s'est enfuie l'intelligence ! »

Un texte philosophique sur la thématique du mensonge : Jean-Jacques Rousseau « Rêveries du promeneur solitaire » Quatrième promenade

Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper, et l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare et difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile et rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Jean-Jacques Rousseau, « Rêveries du promeneur solitaire »

II- Les enjeux liés à la ville de Paris dans le roman du XIXème :

1. Paris, une ville propice au roman

C’est dans cette ville, en cette époque politique troublée, que se joue un enjeu central de tension entre l’Histoire et les élans de la modernité. Chaque quartier est associé à une classe sociale et donc à une typologie particulière : le faubourg Saint-Germain, dans les romans balzaciens, est très prisé par les aristocrates, par opposition à d’autres quartiers populaires comme la Goutte d’Or où habitent les ouvriers et les petits artisans dans l’œuvre de Zola, par exemple dans son roman « L’Assommoir ». Toujours chez Zola, les quartiers d’affaires qui naissent sur la rive droite ont leur importance, ainsi que la description caractéristique de l’immeuble parisien où se côtoient diverses classes sociales, telles qu’on les voit dans « Pot-Bouille ». Les lieux publics sont également très prisés pour voir et être vus, et on dénote leur constante évolution tout au long du XIXème siècle : si dans l’œuvre de Balzac la tradition des salons est toujours très à la mode, chez Zola on se montre plus volontiers aux Variétés ou sur les Champs de Course. Les commerces sont aussi en pleine mutation : Célestin Crevel commence sa « carrière » dans la parfumerie de son patron César Birotteau ; dans l’œuvre de Zola, au contraire, les intrigues et les enjeux économiques se nouent dans les grands magasins (comme c’est le cas dans son roman « Au Bonheur des Dames »).

1. Paris, le lieu de toutes les ambitions

Paris est le lieu par excellence où l’on doit vivre si l’on est ambitieux : au XIXème siècle, tout est centralisé à Paris ; les enjeux politiques, économiques ou encore artistiques.

Au XIXème siècle, beaucoup de romans racontent l’histoire d’un jeune homme qui « monte » à Paris pour gravir l’échelle sociale : on a évoqué plus haut Eugène de Rastignac, on peut bien-sûr citer aussi en parallèle Julien Sorel dans « le Rouge et le Noir » de Stendhal. En 1885, « Bel-Ami » de Maupassant est dans la même veine.

On s’enrichit, certes, mais on vend également son âme au diable, et on paie le prix : tous ces protagonistes sont plus ou moins obligés de trahir, de mentir, de duper ceux qui pensent être leurs amis, voire même parfois d’avoir recours au meurtre. Un certain temps, Lucien de Rubempré, dans les « Illusions perdues » est obligé de fuir pour retourner dans sa ville d’origine, Angoulême.

1. Paris, un mythe

Paris est un personnage à part entière dans bon nombre de romans : cette ville incarne la tentation suprême de la volupté, comme dans « Nana » de Zola ou encore le nid de spéculations financières, comme dans « la Curée », mais c’est aussi la voix du peuple en souffrance qu’on y entend, comme dans « Les Misérables » de Victor Hugo. Paris devient alors une sorte de monstre qui dévore le peuple, qui les avale littéralement dans ses bas-fonds. La splendeur passée de l’aristocratie plie sous la révolte du peuple qui veut changer l’histoire et se faire un nom par la force des barricades.

Un extrait des « Misérables » de Victor Hugo – La barricade :

De quoi était faite cette barricade ? De l’écroulement de trois maisons à six étages, démolies exprès, disaient les uns. Du prodige de toutes les colères, disaient les autres. Elle avait l’aspect lamentable de toutes les constructions de la haine : la ruine. On pouvait dire : « Qui a bâti cela ? ». On pouvait dire aussi : « Qui a détruit cela ? ». C’était l’improvisation du bouillonnement. Tiens ! cette porte ! cette grille ! cet auvent ! ce chambranle ! ce réchaud brisé ! cette marmite fêlée ! Donnez tout ! jetez tout ! poussez, roulez, piochez, démantelez, bouleversez, écroulez tout !

C’était la collaboration du pavé, du moellon, de la poutre, de la barre de fer, du chiffon, du carreau défoncé, de la chaise dépaillée, du trognon de chou, de la loque, de la guenille, et de la malédiction. C’était grand et c’était petit. C’était l’abîme parodié sur place par le tohu-bohu. La masse près de l’atome ; le pan de mur arraché et l’échelle cassée : une fraternisation menaçante de tous les débris : Sisyphe avait jeté là son rocher et Job son tesson. En somme, terrible.

C’était l’acropole des va-nu-pieds. Des charrettes renversées accidentaient le talus : un immense haquet y était étalé en travers, l’essieu vers le ciel, et semblait une balafre sur cette façade tumultueuse ; un omnibus, hissé gaiement à force de bras tout au sommet de l’entassement, comme si les architectes de cette sauvagerie eussent voulu ajouter la gaminerie à l’épouvante, offrait son timon dételé à on ne sait quels chevaux de l’air. [...] Si l’océan faisait des digues, c’est ainsi qu’il les bâtirait.

La furie du flot était empreinte sur cet encombrement difforme. Quel flot ? la foule. On croyait voir du vacarme pétrifié. On croyait entendre bourdonner, au-dessus de cette barricade, comme si elles eussent été là sur leur ruche, les énormes abeilles ténébreuses du progrès violent. Était-ce une broussaille ? était-ce une bacchanale ? était-ce une forteresse ? Il y avait du cloaque dans cette redoute et quelque chose d’olympien dans ce fouillis. On y voyait dans un pêle-mêle plein de désespoir, des chevrons de toit, des morceaux de mansardes avec leur papier peint, des châssis de fenêtre avec toutes leurs vitres plantés dans les décombres, attendant le canon, des cheminées descellées, des armoires, des tables, des bancs, un sens dessus dessous hurlant, et ces mille choses indigentes, rebuts même du mendiant, qui contiennent à la fois de la fureur et du néant. On eût dit que c’était là le haillon d’un peuple, haillon de bois, de fer, de bronze, de pierre, et que le faubourg de Saint-Antoine l’avait poussé là à sa porte d’un colossal coup de balai, faisant de sa misère sa barricade.

Victor HUGO (1802-1885)

Les Misérables, Cinquième partie, Livre 1. 1862

Un tableau devenu emblématique : La « Liberté guidant le peuple » d’Eugène Delacroix – 1830

